

Jeudi 11 avril 2013, sortie historique à Paris

Les Archives nationales

L'hôtel de Clisson

Sabine Meuleau nous conte l'histoire de cet édifice depuis le Moyen Age. D'abord hôtel de Clisson, il passe aux Guise. Le portail, situé 58 rue des Archives, est le seul vestige de l'hôtel du connétable de France, ancien compagnon de Duguesclin (années 1371-1380). Les Guise demeurent 135 ans dans le vieil hôtel de Clisson, jusqu'en 1688. Primaticci, architecte italien, y réalise alors de nombreux travaux.

En 1700 ce bâtiment est vendu à François de Rohan, prince de Soubise, qui fait appel à l'architecte Delamair pour construire, sur la partie sud du terrain, une majestueuse cour d'honneur en fer à cheval aux dimensions exceptionnelles ; la façade principale ouvre alors sur la rue des Francs-Bourgeois. La cour est entourée d'un péristyle de 56 colonnes couplées que l'on retrouve accouplées sur le rez-de-chaussée de la façade de l'hôtel. Pour le cardinal de Rohan, Delamair érige une autre construction, contiguë à la première. Les Rohan possèdent un quadrilatère délimité par la rue des Archives, celle des Francs-Bourgeois, la rue Vieille du Temple et la rue des Quatre fils Aymon.

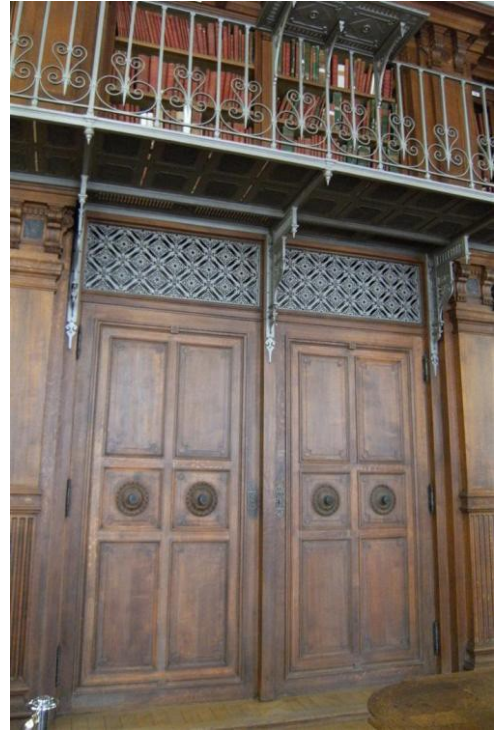
Boffrand, jeune architecte, se voit confier la réfection des appartements de **l'hôtel Soubise** lors du remariage du prince. On lui doit le pavillon ovale orné, sur deux niveaux, de superbes lambris de style rocaille.

L'appartement du prince est situé au rez-de-chaussée ; celui de la princesse, au premier étage, est orné de davantage de dorures. La rotonde, ou pavillon ovale, est une pure merveille. Des salles, servant autrefois d'appartements, présentent quelques mobiliers d'archives.



Les grands dépôts

C'est à Napoléon I^{er} que nous devons, en 1808, l'implantation d'un bâtiment voué à recueillir les archives au cœur du Marais. Nous avons traversé, dans les étages, des salles remplies de documents anciens, très anciens, disposés sur des étagères accessibles par des escabeaux ou des escaliers. Les nombreuses boiseries ont l'avantage d'absorber l'humidité, effet salvateur pour le papier, mais elles présentent l'inconvénient d'être combustible. Des pompiers sont attachés aux Archives et vérifient sans cesse qu'aucun risque d'incendie n'est encouru. Les couloirs sont très larges, place perdue ? Le tout est soigné, de belles ferrures...



L'armoire de fer renfermant les archives jugées les plus précieuses trône au centre de ce très long bâtiment formant couloir.

Nous terminons par les archives dites « Louis-Philippe », impressionnantes elles aussi, où sont classés de très vieux ouvrages : les livres du Conseil du XVII^e siècle par exemple. Nous terminons par les sous-sols, là où arrivent les documents demandés par les lecteurs. A l'issue de cette visite il est aisé de comprendre pourquoi il faut attendre la livraison des dossiers demandés en consultation.



Aucune de ces réserves n'est chauffée. La température se maintient longtemps et de grands écarts sont impossibles sur une courte durée, ce qui préserve les documents archivés.

Le CARAN

M^{me} des Mazury nous guide, à travers des jardins, jusqu'au **CARAN**, centre d'accueil et de recherche des Archives nationales. Depuis 1986, il est installé dans un bâtiment aveugle qui longe la rue des Quatre fils Aymon. Au fond d'une grande salle d'accueil un bureau délivre les cartes d'accès, permanentes ou non. Sur la gauche, des casiers fermant à clé permettent de ranger les vêtements et sacs des chercheurs, et, sur la droite, un espace repos propose des boissons et victuailles.

Nous montons à « la salle des cotes » et, oh surprise ! Les étagères sont vides ! Les classeurs sont partis dans la salle de lecture. Les Archives sont en pleine transformation. D'une part les archives postérieures à la Révolution vont à Pierrefitte sur Seine et libèrent de la place pour accueillir les archives notariales de Paris, le minutier central restant entreposé au Caran ; d'autre part l'informatisation des différents sites se poursuit et nous pourrions maintenant consulter en ligne tous les classeurs, trouver la cote recherchée et passer commande pour le jour souhaité. Fini les attentes en salle de lecture. Cela demande néanmoins une certaine habitude, et notre guide essaie de nous initier à la recherche sur écran tout en nous prévenant que d'un jour à l'autre tout évolue. La salle de lecture est vaste, claire, silencieuse et bien équipée et comporte un espace de commande des documents. Un comptoir, à l'opposé, permet d'aller chercher ces derniers.

Visite du Marais

Après un bref pique-nique sur place nous retrouvons notre guide de l'après-midi. Emmanuel Lattwein, fils de Jean-Noël, nous entraîne dans la rue des Francs-Bourgeois. Au n° 55, nous entrons dans la cour du **Mont-de-Piété**, créé par « un gars de chez nous », Théophraste Renaudot, l'homme de la Gazette loudunaise. Ce Mont-de-Piété disparaît à la mort de Richelieu pour être réhabilité par Louis XVI et prendre, en 1918, le nom de Crédit municipal. Dans la cour, une tour figure un reste de l'ancien rempart de Philippe Auguste, époque où la rue des Francs-Bourgeois se trouve en dehors de Paris et appartient alors aux « coutures » qui entourent Paris intra-muros.



Tour dans la cour du Mont-de-Piété



Portail de l'hôtel d'Alméras

Au n° 30, l'**hôtel d'Alméras**, construit au début du XVII^e siècle pour Pierre d'Alméras, conseiller et



secrétaire du roi et de ses finances, possède un portail monumental, beau spécimen d'architecture Henri IV, rappelant certaines œuvres de Simon de Brosse.

C'est au connétable Anne de Montmorency que l'on doit les débuts de l'hôtel d'Albret, au XVI^e siècle. Le bâtiment aura de nombreux propriétaires et subira autant de remaniements.

L'architecte Vautrain le reconstruit vers 1740 et lui donne une superbe décoration de style rocaille sur rue. Au fond de la cour, le sous-sol, à demi enterré, renfermait les cuisines, selon la coutume de l'époque. Acquis par la ville de Paris en 1975, il abrite aujourd'hui la direction des Affaires culturelles.



Hôtel d'Albret

Hôtel de Lamoignon, bibliothèque historique

Au coin de la rue Pavée et de la rue des Francs-Bourgeois, Diane de France, duchesse d'Angoulême, fait construire en 1584, à l'emplacement d'un ancien hôtel, le corps central de l'hôtel de Lamoignon. Son neveu, qui en hérite, fait alors élever les ailes ; Jean-Baptiste Androuet du Cerceau est peut-être l'architecte qui édifie la façade principale avec ses pilastres corinthiens embrassant plusieurs étages. La décoration rappelle la passion de Diane pour la chasse : têtes de chiens, arcs, flèches, carquois. Les Lamoignon louent puis achètent l'édifice. Une jolie tourelle d'angle s'élève au croisement des rues. De nos jours le bâtiment abrite la bibliothèque historique de la ville de Paris.

L'hôtel Carnavalet, 23 rue de Sévigné, est un exemple d'architecture civile de la Renaissance et du XVII^e siècle, édifié à la demande d'un président au Parlement de Paris. Il passe ensuite à la famille d'un breton surnommé Carnavalet ; au milieu du XVII^e siècle, Mansart l'agrandit et le modernise. M^{me} de Sévigné y a vécu. Un corps de bâtiments entoure d'ailes basses, sur trois côtés, une cour pavée. Un jardin occupe l'arrière, fermé par un portail côté rue. Une statue de Louis XIV est édifée au centre de la cour. L'hôtel devient propriété de la ville de Paris qui y installe ses collections historiques et ouvre le musée en 1880, agrandi depuis.



Hôtel Carnavalet, musée historique

La place des Vosges, née de la volonté d'Henri IV, est située à l'emplacement de l'hôtel des Tournelles, rasé suite à la mort d'Henri II consécutive au coup de lance porté par Montgomery. Henri IV fait construire, en 1604, sur l'un des côtés de la place, une manufacture de soie qui périclité et que l'on démolit pour ériger, à sa place, en 1609, des bâtiments identiques aux trois autres côtés. De place populaire elle devient place aristocratique et est inaugurée en 1612. Les façades de pierre et de briques sont caractéristiques ainsi que les arcades. Une statue de Louis XIII s'y dresse. M^{me} de Sévigné, Victor Hugo, Théophile Gautier, Alphonse Daudet, Georges Simenon, et bien d'autres célébrités, y ont habité.



La place des Vosges

L'hôtel Sully, œuvre de Jean Androuet du Cerceau, donne sur la rue Saint-Antoine et, au fond du jardin, communique avec la place des Vosges. C'est un des plus beaux bâtiments du Marais. Edifié par un financier en 1624 sur l'emplacement d'un autre hôtel il passe à Maximilien de Béthunes, connu sous le nom de Sully, qui emploie sa fortune à le décorer. Sur les façades, cour et jardin, des figures en bas-relief représentent les éléments et les saisons. Un « mur renard » isole des voisins. Sully y a très peu vécu.



Hôtel Sully côté place des Vosges



Cour côté rue St-Antoine, sculptures automne-hiver

L'église Saint-Paul-Saint-Louis est une des rares constructions parisiennes « jésuite ». Depuis 1580, les Jésuites sont dans la rue Saint-Antoine et y construisent une église avec l'appui de Louis XIII. Les architectes de la congrégation mènent les travaux et édifient la coupole, première de cette importance à Paris. En 1641, à l'achèvement de l'église, Richelieu y célèbre la première messe. Elle est dotée d'un riche mobilier et décorée de nombreuses œuvres d'art. C'est un siècle d'or jusqu'en 1762, année où les Jésuites sont proscrits du royaume. De grands prédicateurs : Bossuet, Bourdaloue... montent en chaire, et M^{me} de Sévigné est une célèbre auditrice de leurs sermons. L'église abrite, jusqu'à la Révolution, les cœurs de Louis XIII et de Louis XIV, mais cette période agitée met fin à tout cela et le culte de la Raison y est célébré dès 1793. En 1802, sous le Premier Empire, l'église des Jésuites est affectée au culte paroissial sous le double vocable de Saint-Paul-Saint-Louis.



Compte-rendu de Geneviève Millet